

---

Natalie Petiteau

**David M. Hopkin, *Soldier and Peasant in French Popular Culture, 1766-1870*, Woodbridge (Suffolk) et Rochester (New York), The Boydell Press for the Royal Historical Society, 2003, 394 p. ISBN : 0-86207-667-7. 45 livres sterling.**

---

#### Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

#### Référence électronique

Natalie Petiteau, « David M. Hopkin, *Soldier and Peasant in French Popular Culture, 1766-1870*, Woodbridge (Suffolk) et Rochester (New York), The Boydell Press for the Royal Historical Society, 2003, 394 p. ISBN : 0-86207-667-7. 45 livres sterling. », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 30 | 2005, mis en ligne le 19 février 2006. URL : <http://rh19.revues.org/index1039.html>  
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Société d'histoire de la révolution de 1848  
<http://rh19.revues.org>  
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :  
<http://rh19.revues.org/index1039.html>

Document généré automatiquement le 25 janvier 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Natalie Petiteau

**David M. Hopkin, *Soldier and Peasant in French Popular Culture, 1766-1870*, Woodbridge (Suffolk) et Rochester (New York), The Boydell Press for the Royal Historical Society, 2003, 394 p. ISBN : 0-86207-667-7. 45 livres sterling.**

- 1 Ce livre n'est pas un livre de plus sur l'histoire de l'armée française : il se veut avant tout une étude des mentalités populaires au travers des attitudes à l'égard de l'armée, et donc de la nation. L'un des intérêts de ce travail réside dans la chronologie adoptée, allant de l'Ancien Régime à la fin du Second Empire. Plus précisément, l'étude commence en 1766, date du rattachement de la Lorraine à la France, car cette province est au cœur de ce travail, elle a constitué le terrain d'enquête privilégié par David Hopkin, qui n'a pas, cependant, négligé les approches comparatives, notamment avec la Franche-Comté : ce choix est motivé notamment par le fait qu'il y a là une zone frontalière qui de plus a accepté la conscription militaire bien plus aisément que d'autres régions françaises. L'auteur fait rebondir sa problématique sur celle d'Eugen Weber, puisque ce dernier identifiait l'armée comme l'une des institutions clefs dans le processus d'assimilation de la culture nationale par la paysannerie, et c'est dans le but d'examiner plus avant cette thèse qu'il a choisi d'analyser en détail les populations rurales de la Lorraine. Le cheminement de David Hopkin s'achève en 1870, date à partir de laquelle le conscrit devient tellement emblématique de la nation que le sujet est mieux connu. Pour mener à bien ses investigations, l'auteur s'est employé à retrouver les mots d'une culture orale, chansons et contes populaires, les rituels des départs des conscrits, les gravures bon marché diffusées notamment depuis Épinal. Tout cela donne une image du soldat bien plus complexe que celle, plus connue, de la Troisième République, ce qui justifie l'intérêt de la démarche ici retenue.
- 2 Le premier chapitre présente les sources constituées par les images du soldat : leur format, le mode de travail des auteurs qui proviennent souvent de la bourgeoisie urbaine. Mais si ces images n'émanent pas ainsi, directement, de la culture populaire, elles n'en reflètent pas moins ce que les paysans aiment à acheter pour orner leurs demeures ou à regarder lors de leurs veillées : elles sont donc bien le reflet d'une culture que les paysans se sont appropriée. Par ailleurs, l'auteur insiste sur le fait que l'oncle, le grand-père et l'arrière grand-père de Jean-Charles Pellerin, le célèbre producteur des images d'Épinal, étaient des militaires de carrière, et la famille ainsi que le personnel employé par l'entreprise ont compté des membres qui étaient farouchement bonapartistes. On comprend mieux qu'en 1834, l'imagerie consacrée à la légende impériale ait représenté 100 % du catalogue des nouveautés alors proposées par l'entreprise Pellerin et C<sup>ie</sup>. Cependant l'éventail des sujets proposés reflète l'ensemble des thèmes qui ont du succès auprès des acheteurs, y compris les portraits de la famille des Bourbons ou des représentations ayant trait au culte des saints et à la vie religieuse. De plus, si les imagiers d'Épinal copient notamment ce qui se produit à Paris, ils recyclent également les bois anciens de gravures provenant parfois du XVII<sup>e</sup> siècle, souvent du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'importance des réemplois comme l'origine de cette iconographie empêchent sans doute de classer ces productions au rang des produits de l'art populaire : peut-être relèvent-elles davantage, suggère David Hopkin, des prémices d'une culture de masse. Enfin concernant le mode de diffusion de ces gravures, Hopkin souligne le rôle des colporteurs, lesquels sont souvent d'anciens soldats.
- 3 Le deuxième chapitre aborde la difficile et essentielle question de l'interprétation des contes et des chansons populaires. Il examine en premier lieu le contexte dans lequel ces sources

ont été collectées, l'essentiel se faisant à la fin des années 1860 ou dans les débuts de la III<sup>e</sup> République. La comparaison entre les différentes versions de la transcription d'un chant ou d'un conte doit permettre de reconstituer l'évolution dans le temps de ces témoignages de la culture populaire, de même qu'elle conduit à cerner des différences de caractère d'une nation à l'autre. L'on voit ici la précision avec laquelle l'auteur a travaillé, y compris en recourant aux méthodes de la linguistique et de l'anthropologie. Il en vient ainsi à souligner que les situations initiales décrites dans les contes correspondent souvent à une forme de réalité, tandis que les modestes mémorialistes (tel Coignet) s'emploient à présenter leur vie dans des cadres qui ne sont pas sans emprunter aux contes. Au total, les contes diffusés au sein de la paysannerie ne changeraient guère au cours du XIX<sup>e</sup> siècle parce que le contexte dans lequel vit cette dernière ne changerait guère lui-même. Quant au mode de diffusion de ces récits, il tient essentiellement dans les veillées, animées certes par des femmes, mais pas exclusivement, des témoignages attestent l'existence de conteurs masculins, migrants, artisans itinérants ou colporteurs, mais aussi anciens militaires qui faisaient particulièrement bien passer leurs émotions lors leurs récits. Le soldat devenait ainsi un agent de la transmission d'une culture.

4 Le chapitre suivant reconstitue le parcours qui va du tirage au sort au départ pour les armées, au long duquel un civil devient un soldat. Pour ce faire, David Hopkin se réfère notamment aux travaux d'André Corvisier, de Jean-Paul Bertaud et d'Alan Forrest. Il efface à très juste titre l'artificielle barrière généralement établie entre Ancien Régime et Révolution en rappelant que le tirage au sort existait déjà au temps de Louis XIV pour les milices provinciales. Il rappelle à quel point les rites de la conscription sont devenus rites de passage dans la société rurale du XIX<sup>e</sup> siècle. Il rappelle également combien les conscrits affirment l'identité de leur classe d'âge en assumant leur rôle de régulateurs des violences entre villages voisins ou en établissant leur contrôle sur le marché matrimonial de leur communauté. Du reste, l'imagerie populaire fort répandue sur les degrés des âges de la vie met en avant, au XIX<sup>e</sup> siècle, la spécificité des 20 ans marqués par le passage sous l'uniforme. L'évocation du remplacement met en évidence les spécificités de la Lorraine où, en Moselle, seuls 9 % des conscrits ont recours à cette solution, tandis que la moyenne nationale oscille entre un quart et un cinquième. À l'inverse, la Moselle, la Meurthe et la Meuse sont respectivement au deuxième, troisième et septième rang en France pour le nombre des volontaires fournis, engouement qui ne s'explique pas par la situation économique.

5 Le quatrième chapitre observe comment le conscrit est transformé de l'intérieur au cours de sa vie sous l'uniforme et les drapeaux. Les processus d'acceptation par les pairs sont analysés, notamment au travers de l'attribution des « noms de guerre ». L'auteur évoque ensuite l'identité que prend le soldat aux yeux des civils. L'imagerie populaire témoigne de ce que paysan et soldat sont conçus comme relevant de deux ordres sociaux différents. David Hopkin insiste sur le fait que le militaire, dans la lignée des conceptions de l'Ancien Régime, conserve longuement une image négative. Il est tout d'abord perçu comme appartenant à une catégorie spécifique, qui n'est pas sans lien, avec les conceptions relatives au deuxième ordre voué à la guerre. Il est aussi perçu comme un marginal ; selon la culture populaire, un bâtard ou un orphelin est par avance destiné à l'armée. Littérature et imagerie populaire montrent de plus que les paysans transfèrent sur le soldat leur rejet traditionnel du noble en le voyant avant tout comme un pillard et un destructeur de récoltes. De même, la culture populaire ne laisse guère place à quelque représentation que ce soit de l'héroïsme du soldat, elle insiste davantage sur le fait que ce dernier se fait aisément bandit. Ce qui domine, donc, ces représentations, c'est l'idée d'un antagonisme entre paysan et soldat. Même sous le Second Empire, l'image du soldat est encore avant tout celle d'un maraudeur. Reste que les paysans achetaient des gravures offrant cette image là de ceux des leurs qui étaient à l'armée : s'ils faisaient ces acquisitions, n'était-ce pas, suggère David Hopkin, que, pour eux qui connaissent un dur labeur, la vie de soldat paraît faite de facilités et de libertés ?

6 Le dernier chapitre traite du soldat revenu au village, et aborde donc, notamment, la question des médaillés de Sainte-Hélène. Avec raison, David Hopkin souligne que chaque habitant de la Lorraine connaissait au moins un ancien militaire, ces vétérans n'étant d'ailleurs pas tous forcément vétérans de l'Empire, car après 1815, l'armée a encore compté nombre de

Lorrains. Or, selon David Hopkin, ces hommes auraient avant tout été identifiés par leur passé de militaire, mais l'effet de source ne joue-t-il pas ici abusivement ? Ce qui nous parvient de la culture populaire retient bien sûr le souvenir de ceux de ces hommes dont les surnoms montrent en effet combien leur passé de militaire est constitutif de leur identité. Mais pour tous ceux qui ont vécu leurs années de service dans une sorte de banalité, qui sont revenus sans marque visible en leurs corps ou leur âme, qui se sont réinsérés dans la vie civile en silence, il n'est pas certain que les années passées à l'armée les aient figés dans une réelle spécificité aux yeux de leurs contemporains. Si les veillées étaient souvent animées par des vétérans, tous les vétérans n'animaient pas ces veillées. Ce que dit David Hopkin au sujet de ces hommes pourvus d'un statut découlant de leur passé est vrai, mais sans doute pas pour tous avec la même intensité. Ceux qui n'ont fait que les campagnes de 1813-1815 n'étaient pas auréolés de la même gloire que ceux qui ont été enrôlés en 1804 ou même en 1807, et ils ne sont pas revenus avec une expérience aussi riche que celle de leurs aînés qui ont vu bien plus qu'eux des horizons lointains. Or, parmi les survivants, ce sont les « Marie-Louise » qui sont les plus nombreux, bien plus rares sont ceux qui ont survécu après avoir participé à la totalité des campagnes. Ce sont eux pourtant, et eux seulement, qui sont les figures de la légende à laquelle David Hopkin fait allusion. Et que dire de ceux qui n'ont connu, par exemple, que la campagne de 1823 ? Quant aux vétérans qui jouissent du respect de leurs concitoyens au point d'être nommés maires de leur village, que David Hopkin évoque à très juste titre, ils proviennent en général des rangs des sous-officiers ou officiers, tandis que l'image traditionnelle du militaire menaçant l'ordre social, qui circule encore, l'auteur le montre bien, renvoie aux hommes du rang. David Hopkin appuie ensuite son développement sur les travaux de Gérard de Puymège et d'Isser Woloch, mais il enrichit considérablement ce qui a été dit sur le soldat Chauvin par ses propres travaux sur *La Ramée*. Les contes populaires bâtis autour de cette figure montrent que l'un des clichés qui circulait au sujet des vétérans était leur inaptitude à toute vie maritale. Or cela ne correspond en rien aux réalités que les travaux d'histoire sociale fine ont par ailleurs permis de mettre au jour. Voilà qui révèle comment les représentations populaires peuvent trahir les réalités, et c'est l'un des grands intérêts de ce beau travail de David Hopkin que de permettre de confronter légende et réalité, de montrer comment se construisent les représentations au sein de populations qui ne sont guère imprégnées de la culture des élites : *La Ramée* n'est qu'une figure mythologique qui ne reflète guère les conditions réelles de réinsertion des anciens soldats, David Hopkin le dit très justement en sa conclusion. Celle-ci souligne de plus que la culture populaire tend à révéler qu'en 1870 la fusion entre société et armée n'est pas achevée, mais que dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, les paysans voyaient les militaires avec un mélange d'hostilité d'une part, d'admiration et d'envie d'autre part. Reste la question de savoir si l'armée a été un agent de modernisation propre à transformer les paysans en véritables citoyens français. L'essentiel, souligne finalement David Hopkin, c'est que le service armé a conduit la paysannerie à mieux comprendre ce que signifiait être français ; pour le reste, il faut remarquer l'absence de discours patriotique dans le folklore développé au sujet des soldats, l'absence d'affirmation chauviniste dans les chansons antérieures à 1870, même en Lorraine. Au total, ce beau livre donne une très solide contribution à l'histoire de la culture populaire et enrichit réellement notre connaissance des mentalités des populations du XIX<sup>e</sup> siècle.

---

#### ***Pour citer cet article***

Référence électronique

Natalie Petiteau, « David M. Hopkin, *Soldier and Peasant in French Popular Culture, 1766-1870*, Woodbridge (Suffolk) et Rochester (New York), The Boydell Press for the Royal Historical Society, 2003, 394 p. ISBN : 0-86207-667-7. 45 livres sterling. », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 30 | 2005, mis en ligne le 19 février 2006. URL : <http://rh19.revues.org/index1039.html>

---

***Droits d'auteur***

Tous droits réservés

---

***Licence portant sur le document*** : Tous droits réservés